



LITTÉRATURE

JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :

UN AN.	12 francs
SIX MOIS	6 »
TROIS MOIS.	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur
en chef, et pour l'administration, au Gérant, à
Monaco (Principauté).

ANNONCES.	25 cent. la ligne
RÉCLAMES.	80 »
FAITS MONACO.	4 franc

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 8 AU 14 AOUT.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
8 Août	19 »	20 7	19 5	beau	12 Août	20 »	22 »	19 7	Beau
9 Août	20 »	22 2	21 3	id.	13 Août	18 5	19 2	18 1	Pluie
10 Août	18 5	20 4	19 2	id.	14 Août	20 »	21 »	18 8	Nuageux
11 Août	19 »	21 5	18 9	id.					

MONACO.

FÊTES DES 8 ET 9 AOUT.

Le charme d'une fête tient surtout à celui des sites où elle se passe. Les grandes cohues de Paris où l'on s'étouffe, où, le plus souvent ce qu'on voit de ces réjouissances préparées à grands frais n'est qu'un flot de peuple ondulant lourdement et vous laissant à demi écrasé sur l'angle saignant d'une rue, ces plaisirs où cent mille poitrines réclament de l'air pendant tout un jour, ne valent pas la plus petite roque de village. Vivent les grands noyers où l'ombre est fraîche, la lisière du bois où résonne l'orchestre

champêtre sur sa bachique estrade, l'aspect des paysannes s'ébattant avec leurs gars trapus, et la foule des citadins dîneurs, flâneurs ou amoureux, envahissant ces ombrages et cette joie.

Or, agrandissez le cadre, jetez-y un soleil d'or, des ombres embaumées, des feuillages d'une variété féérique, des rocs immenses où les traces de la dernière convulsion du monde se lisent en caractères saisissants, une ville aux tons chauds, à l'aspect pittoresque et hardi, possédant des jardins étranges dont les escarpements forment les assises naturelles d'un cirque qui aurait la mer pour arène; puis émaillez les ombrages d'une myriade de grands yeux expressifs, de tailles souples et vives où l'on sent circuler un sang tout espagnol, et faites planer sur l'ensemble des murmures vagues et harmonieux, une brise incessante, et vous aurez une idée des fêtes qui peuvent se donner à Monaco.

Sa position en fait un lieu unique à ce point de vue. Chacun l'a surtout compris pendant ces deux jours, et nous ne saurions trop féliciter MM. les commissaires organisateurs et surtout M. L. Amat l'habile ordonnateur de fêtes, d'avoir planté aussi victorieusement ce jalon de l'avenir dans la Principauté.

On eût dit que tout voulait concourir au succès de ces réjouissances. A l'arrivée du *Dante* que plus de 200 voyageurs encombraient et que la brise continuelle de ces parages accompagnait en mer, une houle légère s'est élevée, donnant à propos à la baie l'allure pittoresque nécessaire à des jeux nautiques. Aussi, rien de plus chatoyant à l'œil que ces embarcations roses, bleues, jaunes, vertes, grises et chamois, balancées par le flot, sillonnant le port, luttant d'ardeur, de rapidité et d'adresse, au bruit des fanfares de l'artillerie, du fort de la Quarantaine, et des vivats de la foule qui formait elle-même le

long des Bains de mer et sur les pentes escarpées du rivage, un tableau merveilleux.

Les régates ont eu lieu le premier jour.

Le 1^{er} prix a été gagné par la pirogue Saint-Louis, couleur bleue patron Aureglia Louis.

Le 2^{me} prix, par la pirogue la Légère. couleur rose, patron François Barral.

Le jeu de *Bigue* a succédé aux courses nautiques, et vainqueurs et vaincus de ces dernières sont venus se reposer dans des plongeons réitérés de leurs fatigues de la lutte. A voir ces hommes à la musculature vigoureuse et bronzés par le soleil et la mer, se presser, s'élancer et disparaître dans les eaux de la tartane qu'un redoublement de la brise faisait rouler et tanguer tour à tour, on eût dit je ne sais quel chat de corsaires digne du pinceau de Gudin. Un ouvrier de Nice a été le vainqueur.

Le prix de la cible a été débattu avec animation pendant deux jours et gagné par un jeune homme de Monaco.

Tous les autres jeux de la seconde journée ont également trouvé de robustes amateurs rivalisant de force et d'adresse et c'est en attendant le bal qu'un charmant concert a eu lieu dans les salons encombrés du Casino et a fait connaître une fois de plus le mérite de premier ordre des artistes qui composent l'orchestre.

Les deux soirées de bal ont été charmantes.

Le kiosque de l'administration des Bains et toute l'esplanade Ste-Barbe était illuminée. On dansait sous les platanes, aux sons d'un orchestre champêtre venu de Nice avec le *Dante*, en vue de l'immensité de la mer dont le calme et le silence sous son ciel étoilé laissait courir au loin tous ces murmures. — On dansait pour danser, et les riches toilettes s'y froissaient familièrement avec les robes fraîches et modestes, les mains gantées avec celles qui ne l'étaient pas. C'était charmant.

Des tables des rafraîchissements s'étendaient tout le long de la balustrade qui domine la mer, on riait, on causait, on contemplait. Les embarcations qui croisaient au large, et le *Dante* qui fuyait en s'enfonçant avec ses passagers dans le lointain de la mer ont dû jouir d'un ravissant coup d'œil en quittant la Principauté.

Cette fête avait été pour ainsi dire improvisée. Elle a fait comprendre à tous, étrangers et citoyens, quels charmes et quels succès pouvaient avoir à Monaco de semblables réunions et les grandes fêtes qu'on se propose dans un avenir très-rapproché.

Nous ne saurions trop féliciter MM. les Commissaires qui l'ont organisée et M. L. Amat qui a su en rédiger et en remplir si parfaitement le programme.

EUSEBE LUCAS.

ZIGZAGS

Les journalistes et les gens de lettres reviennent des fêtes de Cherbourg où ils ont campé sous des tentes, près de la gare du chemin de fer de l'ouest, ce qui a fait donner à cet endroit

le nom de *tenterville* et nous a valu un proverbe par approximation :

A la gare comme à la guerre !

Historiographes et chroniqueurs ont été promenés en rade sur le steamer l'*Eclair* frété par la compagnie de l'Ouest, on buvait passablement à bord s'il faut en croire certains de nos confrères qui appelaient l'*Eclair* : « *Le navire à trois punchs !* »

* *

M. Megret, jeune statuaire, déjà connu par des travaux importants, vient d'exécuter en marbre, pour la ville de Nice, une statue de Massena.

* *

Un peintre vient d'épouser une vieille fille laide et maigre. Ses camarades se moquent sans pitié de ce mariage de raison.

— Que voulez-vous ? répond le nouvel époux je me suis accroché à cette femme comme à une planche de salut.

* *

M. Durand Brager, le peintre distingué qui a reproduit si heureusement, par un grand nombre de tableaux, divers épisodes de la campagne de Crimée, a été chargé par S. Exc. le ministre de la marine, de perpétuer, par son pinceau, le souvenir des fêtes de Cherbourg.

* *

M. Auguste Maquet va publier dans le *Journal pour tous* un roman historique, la *Rose blanche*, qui paraîtra aussitôt après le dernier chapitre des *Louves de Machecoul*, de M. Alexandre Dumas.

* *

M. Edmond About était parti pour Rome, il y a quelques mois pour y écrire un livre intitulé : *L'Italie contemporaine*, les premiers chapitres en ont été publiés dans le *Moniteur* ; mais, à la suite d'observations du *Journal officiel de Rome*, la publication en a été arrêtée.

On nous annonce que M. Edmond About est rentré en France.

* *

Charles Troya, l'illustre historien italien, vient de mourir à Naples. C'est une grande perte pour l'Italie que la mort de Charles Troya dont la haute érudition ne le cédait en rien à l'amour pour l'indépendance nationale et les institutions libérales.

* *

On vient de faire à l'hôtel, des Invalides, des expériences scientifiques très curieuses pour l'éclairage électrique. Ces expériences ont porté particulièrement sur la force de tension de l'électricité et sur la durée de la lumière sans interruption. Les plus heureux résultats ont été obtenus, et la science semble décidément à la veille de résoudre le grand problème de l'emploi de l'électricité pour l'éclairage continu des grandes voies de communication et des côtes maritimes.

* *

On vient de lire à l'opéra le *Dernier jour de Herculanium*, grand opéra en quatre actes, de MM. Méry et Felicien David.

* *

On lisait il y a quelques jours à la quatrième

page d'un journal de Gènes, l'annonce suivante : *Louis Blanc, fabricant de meules économiques.*

Espérons qu'il n'y a que similitude de nom entre le fabricant en question et l'illustre auteur de l'*Histoire de dix ans*.

* *

A propos d'un article élogieux du *Figaro* sur M. Taine, M. Barbey d'Aurevilly écrit dans le *Reveil* « les Cuisines de l'amour propre sont des indécences en public »

Décidément voilà un écrivain qui devrait passer *Chef*..... dans la rédaction de sa feuille !

Ch. de L.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (*)

LÉONIE

V.

Après avoir lu ces lettres, Léonie les froissa convulsivement. Si une pensée de vengeance traversa son esprit, elle s'effaça bientôt sans laisser aucune trace. Ce n'était pas une de ces natures passionnées chez lesquelles l'amour s'éveille puissant fatal, aveugle comme l'instinct, et poursuit sa satisfaction, même à travers le crime et la honte. Ces natures-là sont rares à Paris, et Léonie était, nous l'avons dit, une vraie Parisienne. La vanité l'avait poussée vers Louis Monthal, la vanité l'en éloignait, car elle n'entrevoyait qu'humiliation dans une lutte avec un rivale adoré. Quand après un instant d'hésitation elle jeta au feu les lettres de Louis Monthal, ce n'était déjà plus à lui qu'elle pensait, c'était à elle-même. Elle comparait les quatre années qui s'étaient écoulées depuis son mariage, ces années si moroses, si ternes, si désolées, malgré leur agitation et leur éclat apparens, à la vie si occupée et si douce de Claire Servin, à l'existence pleine d'émotions et d'ébriements de Mme de Rambert. Elle s'alîma dans une de ces méditations désespérées d'où les femmes sortent perverties à jamais ou sanctifiées par la résignation ; mais elle n'avait pas une âme assez grande pour se résigner. C'était une de ces femmes qui veulent tous les bonheurs, et à qui tous les bonheurs manquent, parcequ'elles n'ont le courage d'aucun sacrifice. Celui qui aurait pu la voir à cette heure eût aisément deviné qu'elle faiblirait devant le devoir comme elle avait faibli devant le dévouement, qu'après avoir lâchement trahi Louis Monthal pour les jouissances du luxe et de la vanité, elle commettrait de misérables folies pour les joies de l'amour.

A dater de ce moment, sa volonté, sinon sa vie, fut corrompue. Elle arriva bientôt à cet état moral qui met une femme à le merci du premier homme assez habile pour exploiter sa vanité et son ennui au profit de son plaisir ; mais le mal même est quelquefois difficile en ce monde. Il se passa deux mois sans qu'elle pût découvrir, ni dans son cœur, ni dans celui des hommes qui l'entouraient, le moindre symptôme de passion. Un profond découragement s'empara d'elle ; sa santé se troubla comme son âme. Les seules heures supportables de sa vie étaient celles qu'elle passait près de Claire à dissertar sur le sentiment qu'elle désespérait d'éprouver. Les conversations sur l'amour entre amies intimes jouent

un rôle immense dans l'existence des femmes et entraînent souvent les plus fatales conséquences. Il y a des desirs qu'il est bon de se dissimuler à soi-même quand on veut conserver la force d'y résister. Les avouer, en discuter la satisfaction même comme une hypothèse, c'est jeter ses meilleures armes avant l'heure du combat.

Un matin que Léonie était seule avec son amie dans l'atelier de Paul, la femme d'un député de province y entra suivie d'un élégant jeune homme. Elle venait avertir le peintre, qui avait commencé son portrait, qu'elle ne pourrait pas poser ce jour-là. Bien qu'il ne fût pas encore onze heures, la nouvelle arrivée disparaissait sous les volans, les dentelles et les plumes. Elle fit à la comtesse de Nérandal, qu'elle avait déjà rencontrée chez Paul Servin, une foule de compliments prétentieux, puis voulut montrer son portrait au jeune homme qui l'accompagnait.

— Le trouvez-vous ressemblant, monsieur de Lanveur ? dit-elle en appuyant fortement sur la particule aristocratique.

Léonie avait comme un vague souvenir d'avoir entendu prononcer ce nom par Louis Monthal, et regarda celui qui le portait. Cet examen fut tout à fait favorable à M. de Lanveur. Il avait une taille mince et souple, de magnifiques cheveux bruns, le teint d'une pâleur mate, de grands yeux allongés qui exprimaient, sans qu'il s'en occupât trop, la rêverie, et la tendresse. Le jeune homme remarqua l'attention dont il était l'objet, et arrêta sur la comtesse un de ses regards pleins d'admiration et de désir dont l'impertinence trouve toujours grâce aux yeux des femmes.

M^{me} Chardon (c'était, à son grand désespoir, le nom de la femme du député) obligea bientôt son compagnon à s'occuper de son portrait. M. de Lanveur était en train de répéter après elle que les contours de visage étaient un peu trop arrondis, les yeux un peu trop brides, la bouche un peu trop grande, le nez un peu trop fort, quand Paul Servin entra dans son atelier. — Comment allez-vous, mon cher Albert ? dit-il en tendant familièrement la main à M. de Lanveur après avoir salué la comtesse et M^{me} Chardon ; il y a bien six ans que je ne vous ai vu. Vous rappelez-vous l'époque où Louis Monthal et moi nous n'avions pour nous deux qu'un cabinet sous les toits ?

— Les choses ont bien changé : vous êtes aujourd'hui un peintre célèbre, dit Albert.

— Je n'accepte pas cette flatterie ; mais notre ami est devenu un grand poète et sera bientôt un poète illustre, répondit Paul Servin, dont le cœur débordait toujours quand il s'agissait de Louis Monthal.

— Oui, il a du talent, dit Albert de ce ton qui révèle clairement qu'on voudrait pouvoir soutenir le contraire.

Sa curiosité de provinciale lettrée arracha M^{me} Chardon à la contemplation de son portrait. — Vous connaissez M. Monthal ? s'écria-t-elle en se tournant vivement vers Paul Servin ; ses romans m'ont fait passer des heures délicieuses.

— Et ce grand désespoir dont on m'a tant parlé, ce spleen invincible, il n'en est plus question, je crois ? demanda M. de Lanveur d'un ton léger.

Paul ne répondait rien, ce qui n'empêcha pas M^{me} Chardon de lui adresser une foule de questions sur la vie intime de Louis. Cette conversation mettait Léonie au supplice. Les yeux

d'Albert se reportant à chaque instant sur elle, elle se figura qu'il la connaissait, et rougit à plusieurs reprises. Enfin elle se leva très troublée et sortit en laissant un bouquet de violettes sur le divan qu'elle venait d'occuper. Albert de Lanveur avait assez de disposition à la fatuité, il se persuada que ses regards étaient la cause unique de l'émotion de la comtesse, et, s'emparant des violettes oubliées, il les mit dans sa poche sans que personne s'en aperçut.

— Comment trouvez-vous la comtesse de Nérandal ? lui dit M^{me} Chardon dès qu'ils eurent quitté l'atelier.

Le nom de la comtesse produisit sur M. de Lanveur un effet analogue à celui qu'avait produit le sien sur Léonie ; tous les détails de l'histoire de Monthal lui revinrent à la mémoire. — Belle, répondit-il, mais un peu pâle, les traits fatigués.

Cette restriction était en l'honneur de l'embompiment exubérant de M^{me} Chardon.

— Pauvre femme ! s'écria M^{me} Chardon, qui voyait partout des femmes incomprises et sacrifiées ; sa famille l'a mariée malgré elle à un homme ayant trois fois son âge et monstrueusement jaloux ; elle se meurt de désespoir. Dans huit jours elle part pour Vichy, mais je crains bien qu'elle n'en revienne pas.

Et M^{me} Chardon, qui tenait à prouver qu'elle connaissait intimement la comtesse, donna sur elle à M. de Lanveur de longs détails qu'il écouta avec un intérêt marqué.

Le fiacre qui les emportait s'arrêta devant un hôtel de la rue Saint-Honore, où la famille du député était installée depuis six mois. M^{me} Chardon était évidemment la personne importante de cette famille : fille d'un gentilhomme campagnard sans fortune, elle s'était trouvée très heureuse d'épouser un fabricant de papiers peints ; mais, bien que son mari lui eût gagné près d'un million, elle n'avait jamais oublié la distance qui, selon elle, la séparait de M. Chardon, et lui reprochait sans cesse la vulgarité de ses goûts. Habiter Paris, voir le monde, était son rêve, quand M. Chardon fut nommé député. Au fond du département des Vosges, elle avait naïvement espéré que la nouvelle dignité de son mari allait lui ouvrir toutes les portes, qu'elle passerait sa vie dans les premiers salons de Paris. Sa grande préoccupation était aujourd'hui de marier sa fille à un homme dont le nom pût lui ouvrir l'entrée du monde où elle vivait depuis longtemps par l'imagination. Célestine Chardon avait été élevée dans un pensionnat de Paris. Sa mère disait à qui voulait l'entendre que sa fille savait l'éthnographie, la cosmographie, l'archéologie, la poésie et la peinture.

Albert de Lanveur avait été présenté à M^{me} Chardon par un de ses camarades, neveu de la femme du député. Quelques années auparavant, il n'aurait vu qu'un sujet de satire dans les ridicules de cette famille bourgeoise ; mais il appréciait fort aujourd'hui le parti sérieux qu'on pouvait en tirer, et agissait en conséquence. Albert appartenait à la classe trop nombreuse des jeunes gens qui de dix-huit à vingt-cinq ans se croient poètes réussissent même quelquefois à le persuader aux autres, et qu'on retrouve à trente ans plus froids, plus calculateurs, plus attachés au bien-être matériel que les hommes qui semblent voués par état aux préoccupations mesquines et prosaïques. La conscience, le courage, l'abnégation, ce triple rempart derrière lequel le feu sacré doit s'abriter,

font absolument défaut à ces natures menteuses et incomplètes. La flamme éphémère qu'on remarque en elles, et qu'on baptise à tort du nom d'inspiration, s'éteint au premier vent, et ne laisse, comme une âcre fumée que l'envie et l'irritation de l'impuissance.

Albert était de Caen, comme Louis Monthal, leurs mères habitaient la même maison. Pendant dix ans, ils étaient partis ensemble le matin pour le même collège, et avaient joué le soir dans le même jardin. Dès cette époque, Albert était jaloux de Louis, dont il sentait la supériorité. M^{me} Monthal avait quelque aisance, tandis que la mère d'Albert était dans la misère, bien qu'elle appartint à l'une des meilleures familles de la noblesse normande. Son mari, joueur et débauché, avait dévoré son patrimoine et celui de sa femme. Après sa mort, toutes ses dettes payées, il restait neuf cents francs de rente à M^{me} de Lanveur pour vivre et élever deux enfants. Quand Louis eut atteint seize ans, M^{me} Monthal l'envoya terminer ses études à Paris. Albert, désespéré de rester à Caen, reprocha amèrement sa mère de borner sa vie, de lui fermer à jamais l'avenir et le retenant dans une ville de province. La pauvre femme ne put lui répondre que par des larmes.

Quatre ans après son arrivée à Paris, Louis fut très surpris de voir Albert entrer un matin dans sa chambre.

— Depuis quand es-tu ici ? lui dit-il.

— Depuis une heure, répondit Albert ; une vieille tante fanatique du nom de Lanveur, qu'elle a porté du berceau à la tombe, m'a légué deux mille francs de rente ; avec cela, — et ceci, ajouta-t-il en tirant un manuscrit de sa poche, — un homme comme moi doit arriver vite à la célébrité et à la richesse.

— Et que vas-tu faire ?

— De la littérature.

— Il serait peut-être sage de faire encore autre chose.

— M'enterrer dans un bureau ou dans une étude, me couper les ailes ! c'est toi qui me conseilles cela, toi qui écrivais déjà à Caen de si belles pages !

— Je travaille toujours, dit Louis, et peut-être arriverai-je un jour ; mais ma mère n'est pas riche, je la gênerais beaucoup si je vivais à Paris sans gagner moi-même quelque argent ; je suis employé au ministère des finances.

Quatre années s'écoulèrent, quatre années pendant lesquelles Albert gaspilla misérablement son temps et son papier. Il se trouvait à vingt-sept ans aussi inconnu et aussi pauvre qu'à vingt, tandis que tous ses camarades étaient parvenus à se créer des positions convenables, sinon brillantes. Une transformation rapide s'accomplit alors en lui. Comme tous ceux qui voient dans l'art un moyen et non un but, il prit la poésie en dégoût, dès qu'il fut bien convaincu qu'elle ne lui donnerait pas la richesse, et se mit à parler légèrement dans l'intimité de ses talents littéraires. En revanche, il affectait d'immenses prétentions à l'habileté. Parvenir ! ce mot-là revenait sans cesse dans sa conversation, et tous les moyens paraissaient bons pour atteindre son but. Au fond, son ambition se bornait maintenant à passer agréablement sa vie sans rien faire ; en un mot, il spéculait sur le mariage d'inclination. Rencontrer dans M^{me} Chardon une de ces femmes sottement vaniteuses, qui se laissent persuader qu'on n'épouse

leur fille que pour avoir le bonheur d'être leur fils, fut pour Albert une chance inespérée. Il prêta des livres à la femme du député, chanta des duos avec elle, écrivit des vers sur son album, et lui donna quelques notions de blason, excellente occasion pour lui parler de ses ancêtres, morts aux côtés de Guillaume le Conquérant à la bataille d'Hastings. Il ne négligea pas non plus de faire une Cour personnelle à M^{me} Célestine, et parvint même à gagner les bonnes grâces de M. Chardon en discutant sérieusement les opinions que le fabricant croyait avoir sur une foule de questions industrielles et politiques.

Albert prévoyait cependant un grand obstacle à ses projets. Malgré son nom, il n'avait jamais eu aucune relation avec la société aristocratique dont M^{me} Chardon voulait à tout prix faire partie. Gagner le cœur d'une grande dame, s'élever sous son ombre dans le monde, c'était sans con-

redit le plus sûr, sinon le plus court, le plus agréable de tous les expédients; aussi y pensa-t-il souvent. Par malheur pour lui, les grandes dames, si communes dans les livres sont infiniment rares dans la vie réelle. Plusieurs mois se passèrent sans qu'il réussit à en découvrir une. On comprend maintenant pourquoi Albert avait saisi avec tant d'empressement les violettes de M^{me} de Nérandal: la comtesse était peut-être l'ange qu'il appeait depuis si longtemps. Sa joie augmenta quand il apprit que la femme dont il avait admiré la beauté était la fiancée infidèle de Louis Monthal. Il détestait cordialement Monthal depuis ses derniers succès. Se faire aimer de cette même femme qui avait dédaigné son ami d'enfance était à ses yeux un triomphe, presque une vengeance.

En rentrant chez lui, il se jeta dans un fauteuil et s'écria en regardant le bouquet de Léonie. — Je tiens ma fortune! — Puis il tomba dans

une profonde méditation. Il voulait partir pour Vichy. A Paris, il n'aurait peut-être jamais l'occasion d'aborder M^{me} de Nérandal. Grâce aux renseignements de M^{me} Chardon, Albert trouva cependant moyen d'apercevoir chaque jour M^{me} de Nérandal, et ses regards furent si éloquents, qu'en quittant Paris Léonie se disait qu'elle laissait peut-être derrière elle la passion qu'elle poursuivait.

MAX. VALREY.

(La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp Peleraux et C^o à Monaco (Principauté)

BAINS DE MONACO

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÈGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du Château sont ouverts tous les jours de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, DE LECTURE ET DE JEUX.

JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.

Tous les soirs à 8 heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers

LIBRAIRIE VISCONTI ET COMPAGNIE A NICE (ÉTATS-SARDES).

LITHOGRAPHIES

ALBUM de NICE et ses ENVIRONS, collection des principales vues.

VUE DE MONACO, en noir.
" " teintée.
" " en couleur.
VUE DE MENTON, en noir.
" " teintée.
" " en couleur.

LIVRES NOUVEAUX

ALPHONSE KARR

Encore les femmes 1 v.
La Pénélope Normande 1 v.
Promenade hors de mon jardin 1 v.
Voyage autour de mon jardin 1 v.
Poignées de vérités 1 v.

pour paraître prochainement du même auteur:
SOUS LES ORANGERS. LES FLEURS.

EDMOND ABOUT

Maitre Pierre. 1 v.
Mariages de Paris. 1 v.
Germaine 1 v.

RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.
Chambres Garnies.

A MONACO

HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé dans la grande rue de Monaco.

A MONACO

GRAND HOTEL DU CASINO

TENU PAR

ÉDOUARD GAUTIER

Ce bel hôtel, possède un vaste et délicieux jardin dans une position unique, avec terrasse dominant la mer, devant laquelle se déroule le magnifique panorama compris depuis la tour de César-Auguste à la Turbie jusqu'à la Bordighiera. — Kiosque, Serres et Théâtre.

TABLE D'HÔTE A 3 FRANCS.

Appartements confortablement meublés. — Service exact et prévenant.
REMISE — ÉCURIE.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES BAINS

Tenu par MARIUS BOYER

Les voyageurs qui visitent la petite ville de Monaco, sont invités à descendre chez Marius Boyer, cuisinier français, chez lequel ils trouveront bonne table et des logements confortables. Inutile de dire que les égards, les prévenances et la modération des prix sont à l'ordre du jour au Restaurant des Bains tenu par Marius Boyer.